

PREMIÈRE PARTIE
LES NAUFRAGÉS DE L'AIR

L'ouragan de 1865. – Un ballon emporté dans une trombe.

– Remontons-nous?

– Non! Au contraire! Nous descendons!

– Pis que cela, monsieur Cyrus! Nous tombons!

– La mer est sous la nacelle!

Alors une voix puissante déchira l'air, et ces mots retentirent :

– Dehors tout ce qui pèse!... tout! et à la grâce de Dieu!

Telles sont les paroles qui éclataient en l'air, au-dessus de ce vaste désert d'eau du Pacifique, vers quatre heures du soir, dans la journée du 23 mars 1865.

Personne n'a sans doute oublié le terrible coup de vent de nord-est qui se déchaîna au milieu de l'équinoxe de cette année, et pendant lequel le baromètre tomba à sept cent dix millimètres. Ce fut un ouragan sans intermittence, qui dura du 18 au 26 mars. Les ravages qu'il produisit furent immenses en Amérique, en Europe, en Asie, sur

une zone large de dix-huit cents milles, qui se dessinait obliquement à l'équateur, depuis le trente-cinquième parallèle nord jusqu'au quarantième parallèle sud! Villes renversées, forêts déracinées, rivages dévastés par des montagnes d'eau qui se précipitaient comme des mascarets, plusieurs milliers de personnes écrasées sur terre ou englouties en mer: tels furent les témoignages de sa fureur, qui furent laissés après lui par ce formidable ouragan. Or, au moment même où tant de catastrophes s'accomplissaient sur terre et sur mer, un drame se jouait dans les airs bouleversés. En effet, un ballon parcourait l'espace avec une vitesse de quatre-vingt-dix milles à l'heure, en tournant sur lui-même, comme s'il eût été saisi par quelque maelström aérien. Au-dessous de l'appendice inférieur de ce ballon oscillait une nacelle, qui contenait cinq passagers.

Il était évident que les passagers ne pouvaient plus maintenir le ballon dans les zones élevées.

Ils étaient donc perdus!

Pas une terre en vue, pas un navire!

Situation terrible, que celle de ces infortunés! Ils n'étaient évidemment plus maîtres de l'aérostat. L'enveloppe du ballon se dégonflait de plus en plus. C'est que, en effet, il était impossible d'empêcher la fuite du gaz, qui s'échappait librement par une déchirure de l'appareil.

La nacelle n'était qu'une sorte de caisse d'osier, impropre à flotter, et il n'y avait aucune possibi-

lité de la maintenir à la surface de la mer, si elle y tombait.

À deux heures, l'aérostat était à peine à quatre cents pieds au-dessus des flots.

En ce moment, une voix mâle se fit entendre. À cette voix répondirent des voix non moins énergiques.

– Que reste-t-il à jeter au-dehors ?

– Rien !

– Si !... La nacelle !

– Accrochons-nous au filet ! et à la mer la nacelle !

C'était, en effet, le seul et dernier moyen d'alléger l'aérostat. Les cordes qui rattachaient la nacelle au cercle furent coupées, et l'aérostat remonta de deux mille pieds.

Les cinq passagers s'étaient hissés dans le filet et se tenaient dans le réseau des mailles, regardant l'abîme.

Mais, après s'être un instant équilibré dans les zones supérieures, l'aérostat commença à redescendre. À quatre heures, le ballon n'était plus qu'à cinq cents pieds de la surface des eaux. Un aboiement sonore se fit entendre.

Un chien accompagnait les passagers et se tenait accroché près de son maître dans les mailles du filet.

– Top a vu quelque chose ! s'écria l'un des passagers.

Puis, aussitôt, une voix forte se fit entendre :

– Terre! terre!

Une terre assez élevée venait, en effet, d'apparaître. Une demi-heure plus tard, la terre n'était plus qu'à un mille, mais le ballon, épuisé, flasque, distendu, chiffonné en gros plis, ne conservait plus de gaz que dans sa partie supérieure.

Les passagers, accrochés au filet, pesaient encore trop pour lui, et bientôt, à demi plongés dans la mer, ils furent battus par les lames furieuses. L'enveloppe de l'aérostat fit poche alors, et le vent s'y engouffrant, le poussa comme un navire vent arrière. Peut-être accosterait-il ainsi la côte!

Enfin, deux minutes plus tard, il retombait définitivement sur le sable du rivage, hors de la portée des lames. Les passagers, s'aidant les uns les autres, parvinrent à se dégager des mailles du filet. Le ballon, délesté de leur poids, fut repris par le vent et disparut dans l'espace.

La nacelle avait contenu cinq passagers, plus un chien, et le ballon n'en jetait que quatre sur le rivage.

Un épisode de la guerre de Sécession. – Départ dans la tempête.

Ce n'étaient ni des aéronautes de profession, ni des amateurs d'expéditions aériennes, que l'ouragan venait de jeter sur cette côte. C'étaient des prisonniers de guerre, que leur audace avait